



HAL
open science

/Unsayng ***/ Peut-on se dédire du genre?

Julie Abbou

► **To cite this version:**

Julie Abbou. /Unsayng ***/ Peut-on se dédire du genre?. GLAD! Revue sur le langage, le genre, les sexualités, 2017, 3, <https://www.revue-glad.org/830#>. halshs-01955400

HAL Id: halshs-01955400

<https://shs.hal.science/halshs-01955400v1>

Submitted on 14 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

GLAD!

/Unsayng ***/ Peut-on se dédire du genre ?

Quelques pistes empruntées au taoïsme

en */Unsayng***/ Can we unpledge gender ? Some insights from Taoism*

Julie Abbou


Citer cet article

e-Référence

Julie Abbou, « /Unsayng ***/ Peut-on se dédire du genre ? », *GLAD!* [En ligne], 03 | 2017, mis en ligne le 10 décembre 2017, consulté le 14 décembre 2018. URL : <https://www.revue-glad.org/830>

RÉSUMÉS

Quelle marge de manœuvre la langue nous laisse-t-elle vis-à-vis du genre, compris simultanément comme une catégorisation structurale de la langue française et comme un rapport de pouvoir ? Comment dire le genre ? En français, le genre est une catégorie grammaticale obligatoire. Pourtant, il existe une multitude de façons de contourner cette obligation pour ne pas dire le genre, ou bien le déformer, ne pas s'y conformer. Que signifie alors ce tumulte grammatical ? Indique-t-il que ce genre obligatoire pourrait ne pas être nécessaire, ou du moins que l'obligation serait contournable ? Deux approches, a priori très éloignées l'une de l'autre, peuvent nous aider à penser ce contournement : le taoïsme et la rhétorique. Ces deux approches ont en commun de prendre le langage comme un espace de contradiction, au prisme de normes à travers lesquelles se figent et se défigent les façons de qualifier le genre. Elles ont également en commun de fournir la possibilité d'une critique de ces normes, ou de ces doxas, du genre. Taoïsme et rhétorique constituent deux faces complémentaires d'une même lecture du langage comme activité.

 ACCÈS PAR

MOTS-CLÉS

[structure linguistique](#), [catégorisation](#), [polysémie](#), [taoïsme](#), [rhétorique](#)

KEYWORDS

[linguistic structure](#), [categorisation](#), [polysemy](#), [Taoism](#), [Rhetoric](#)

RUBRIQUES

[Explorations](#)

 PLAN

[Introduction](#)

[Le pot de miel du genre](#)

[Le genre : entre structure linguistique et structure sociale](#)

[Le genre comme catégorie socio-grammaticale](#)

[Le taoïsme rhétorique de Tchouang-tseu](#)

[De la contradiction agonique à la souplesse des significations](#)

[Conclusions](#)

 TEXTE INTÉGRAL

Introduction

- 1 Dans ce texte, je m'intéresserai à la question de la marge de manœuvre politique que nous laisse la langue vis-à-vis du genre. Si l'on adopte un point de vue critique sur le genre, c'est-à-dire qu'on le considère comme un rapport de pouvoir, il apparaît assez rapidement qu'il est aussi problématique de dire le genre que de le taire, et ce aussi bien à propos du discours, ce que l'on en dit, qu'à propos de la langue, des contraintes que nous impose la structure linguistique.
- 2 En français par exemple, le genre est une catégorie grammaticale obligatoire. En effet, selon Jakobson à la suite de Boas, la grammaire — véritable *ars obligatoria* — « détermine quels sont les aspects de chaque expérience qui doivent être exprimés » (1963 : 197). Pourtant, il existe une multitude de façons de contourner cette

obligation pour ne pas dire le genre, ou bien le déformer, ne pas s'y conformer. Que signifie alors ce tumulte grammatical ? Indique-t-il que ce genre obligatoire pourrait ne pas être nécessaire, ou du moins que l'obligation serait contournable ? Peut-on considérer que ces perturbations constituent une façon de se dédire du genre ? de ne pas le dire ? Comment penser cette volonté de dire qu'on ne veut pas dire le genre, en tout cas tel qu'il est ?

- 3 Pour répondre à ces questions, il me semble que certaines approches, a priori très éloignées l'une de l'autre, convergent pour nous aider à penser ce rapport entre dire, dédire, contredire ou non-dire : il s'agit de la rhétorique et du taoïsme. Ces deux approches ont en commun de prendre le langage comme un espace de contradiction, au prisme de normes à travers lesquelles se figent et se défigent les façons de qualifier le genre. Elles ont également en commun de fournir la possibilité d'une critique de ces normes, ou de ces doxas, du genre. Il me semble qu'elles constituent à ce titre deux faces complémentaires d'une même lecture du langage comme activité.

Le pot de miel du genre

- 4 Qui s'est intéressé.e à la question du genre en langue s'est probablement rendu compte que le genre est un pot de miel : à peine a-t-on mis les doigts dedans qu'il est impossible de s'en dépêtrer. Il n'y a pas de solution propre au genre. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de façon satisfaisante de dire le genre.
- 5 Malgré une foule de recommandations, de prescriptions, de guides et d'analyses, de tentatives exploratoires, de propositions plus ou moins innovantes, personne ne s'accorde sur une manière de traiter le genre dans les discours et dans la langue. En témoigne le nombre de textes publiés pour proposer de nouvelles alternatives se déclarant qui le premier roman sans genre, qui le premier manuel d'écriture inclusive, qui celui d'écriture épïcène, ou de nouveau générique. Et on comprend aisément cette difficulté, ou du moins cette absence de consensus : comment parler de ce que l'on voudrait absent, indicible ?
- 6 Qui veut voir disparaître le genre va écrire des pages et des pages sur la question. Qui va tenter de le gommer de son discours pour dépasser la binarité accumulera tirets, points, et tournures plus ou moins adéquates, qui ne pourront qu'attirer l'attention (et souvent volontairement) sur l'intention de son auteur.e. On pourrait dire qu'il en va de même pour différents rapports de domination dès qu'on soulève

la question (par exemple le débat sur la présence du mot « race » dans la constitution), mais le genre a cela de particulier, vis-à-vis de ses habituelles comparses que sont la classe et la race, d'être *structuralisé* en langue. Il est à ce titre soumis à un double traitement, discursif et linguistique (Abbou 2011).

- 7 Soit on thématise le genre pour en faire la critique, on en fait le thème du discours, comme le fait le discours féministe par exemple. Soit on le rhématise, et il devient ce que l'on dit à propos de tout le reste : *les manifestant.es*. Pour cela, il faut que le genre soit en langue.
- 8 Il est intéressant de constater que les textes qui présentent le plus de perturbations ou d'innovations linguistiques du genre sont souvent ceux dont le sujet principal n'est pas le genre. En effet, si l'on veut poser la question du genre et de ses catégories du masculin et du féminin, il est nécessaire de les nommer plutôt que de les brouiller. Inversement, les brouillages des catégories grammaticales du genre permettent de faire apparaître la question là où elle n'est pas centrale. Il y a donc une tension entre langue et discours autour du genre qui permet de faire quelque chose au genre, d'avoir une pratique linguistique du genre sans que celui-ci ne soit l'objet de notre discours. Comme un jeu d'équilibre. Selon que l'on agit sur le genre en langue ou en discours, l'objet de la critique sera mis en lumière différemment.
- 9 S'il est évident que le discours est un espace du politique, je m'intéresserai ici plus particulièrement à la rhématisation, d'une part parce qu'elle constitue une vision de la langue comme un espace politique et, d'autre part, parce qu'elle est une façon de *dire sans parler de*. Mais avant de voir en quoi elle constitue un tumulte politico-grammatical, un détour par la nature linguistique du genre est nécessaire.

Le genre : entre structure linguistique et structure sociale

- 10 Jusqu'ici, sous l'influence des grammaires traditionnelles, on a considéré qu'il y avait des langues « à genre », telles que les langues romanes, le russe, ou l'arabe, et des langues « sans genre », comme le finnois, le swahili ou l'anglais, qui est également considéré comme une langue sans genre, au sens où l'opposition masculin / féminin ne répartit pas l'ensemble du lexique. Les chapitres qui composent les trois tomes de *Gender Across Languages* (Hellinger & Bussman 2001, 2002, 2003) témoignent de cette dichotomie, et selon la langue qu'on étudie, on va alors observer le genre tantôt en grammaire, tantôt en lexique ou en pragmatique.

- 11 Cette opposition langues à genre / langues sans genre repose sur la distinction saussurienne entre arbitraire et motivé. Il y aurait des langues dans lesquelles le genre est seulement motivé par la réalité extralinguistique des hommes et des femmes, et d'autres langues dans lesquelles le genre serait, en plus de cette motivation, arbitraire. Cette lecture conduit à voir le genre soit comme une caractéristique structurale (donc inhérente), soit comme un élément sémantique seulement.
- 12 Or, les définitions sous-jacentes aux notions d'arbitraire et de motivé sont aussi problématiques l'une que l'autre. Ce découpage entre motivé et arbitraire laisse entendre qu'il y aurait deux régimes distincts de structuration de la langue. Le premier régime serait issu du monde extralinguistique, c'est le régime référentiel du langage : les éléments du langage référerait à des éléments extralinguistiques. Le second régime serait le régime syntaxique, entièrement autonome, des éléments du langage ne (se) référant qu'à eux-mêmes. Or la séparation de ces régimes est problématique.
- 13 Certes, structure linguistique et structure sociale sont hétéronomes, elles constituent effectivement deux régimes différents, mais elles n'en sont pas moins connexes. La grammaire, la structure de la langue n'est pas le résultat, ou le miroir, d'une autre structure, celle de la société. Mais la construction du sens du genre ne peut se penser ni hors du social, ni hors de la langue. Concernant le genre, c'est précisément les notions de masculin et de féminin qui servent de terrain à l'articulation du genre social (les femmes et les hommes, ou féminité et masculinité) et du genre linguistique (masculin et féminin). Ces notions de masculin et de féminin sont la *substance sémiotique* du genre social comme du genre linguistique.
- 14 Regardons maintenant plus particulièrement la relation entre grammaire et sens. Jakobson écrit en 1959 [1963] que la syntaxe concerne non pas ce que peuvent exprimer les locuteur.es d'une langue, mais *les catégories relationnelles que les locuteurs doivent exprimer*. Dans certaines langues, illes doivent exprimer le genre (alors grammaticalisé), alors que dans d'autres langues, ce n'est pas obligatoire mais possible (le genre est alors lexicalisé). De ce point de vue, le genre n'est pas une catégorie relationnelle universelle, qui traverse toutes les langues, comme l'est par exemple la différence entre la référence déictique au destinateur (*je*) et au destinataire (*tu*).

- 15 Cette définition me semble intéressante pour discuter le genre car elle repose sur une théorie sémantique de la structure grammaticale. Elle signifie que le genre, dans les langues où il est grammaticalisé, fait partie des informations que les locuteurs doivent exprimer.
- 16 Cependant, si le fait d'insister sur les catégories relationnelles est un apport théorique évident, dans le cas du genre, le critère de l'obligatoire comme ligne de définition de ce qui est grammatical ne fonctionne pas si bien. En effet, à la différence d'autres catégories relationnelles, telles que le nombre par exemple, le genre, dans les langues où il est grammaticalisé, a ceci de particulier qu'il *doit* être dit mais qu'il *peut* ne pas être dit, car il est aussi structuralisé en société.
- 17 Pour résumer, peut-être un peu rapidement, à la différence de la classe et de la race, le genre est structuralisé en langue sous forme de catégorie grammaticale ; et à la différence du nombre, il est structuralisé en société, sous forme d'une distinction hiérarchisante qui organise les individus composant la société.
- 18 Revenons sur cette possibilité de non-dire. Les usages de plus en plus répandus de « contournement » ou de perturbation du genre, en français et dans d'autres langues, qui correspondent à une volonté de ne pas dire le genre, du moins pas tel qu'il est ou tel qu'il doit être, témoignent de cette possibilité. On trouve ainsi, depuis plusieurs décennies, un accroissement des modifications du genre, dans des espaces discursifs de plus en plus variés. Ces interventions peuvent reposer sur différentes stratégies. On peut en identifier au moins trois, qui ne sont pas exclusives les unes des autres :

- Visibiliser la présence des femmes dans les entités collectives, habituellement masquée par l'emploi du masculin. Il s'agit de rajouter le féminin au côté du masculin pour indiquer la pluralité de catégories sociales du genre en présence.
Les étudiantes et les étudiants sont venu.es assister au cours.
En termes de jeu de catégories, il s'agit de défaire le seul masculin comme catégorie de référence, de visibiliser l'existence de deux catégories.
- Génériciser le genre pour le dépasser, c'est-à-dire proposer un genre commun par la présence simultanée du masculin et du féminin pour produire une annulation de leur valeur respective, à la façon de $1+(-1) = 0$. Il s'agit en quelque sorte d'une volonté de dé-signifier le genre.
mon ami·e est arrivé·e hier
L'objectif est la sortie des catégories de genre, quelles qu'elles soient.

- Subvertir la binarité des catégories de genre.

*les étudiant*s, « les hommes, les femmes et les autres »*

Ici, il s'agit de multiplier les catégories et de ne pas s'en tenir au féminin et au masculin.

- 19 Je ne m'arrêterai pas ici sur la stratégie de visibilité, car elle ne constitue pas une proposition de ne pas dire le genre, mais plutôt d'employer les catégories de genre de façon symétrique. Les deux autres stratégies, par contre, révèlent une volonté de ne pas dire le genre ou du moins de le dé-dire, de dire qu'on ne veut pas le dire, et constituent donc un contournement du caractère obligatoire du genre.
- 20 On peut bien sûr objecter que ces contournements restent marginaux ou expérimentaux mais, bien que je n'aie pas d'argument numérique à l'appui, deux éléments me semblent montrer leur diffusion. D'une part, on trouve ces productions dans une multitude d'espaces discursifs, de brochures politiques anarchistes à des agences de communication, en passant par des travaux universitaires, des ouvrages-manifestes, des forums Internet, voire des communications relativement institutionnelles. D'autre part, une demande de plus en plus grande se fait jour non seulement pour des pratiques non sexistes de la langue, c'est-à-dire n'invisibilisant pas les femmes, mais surtout pour des pratiques non binaires, c'est-à-dire ne reproduisant pas la binarité du genre à travers les catégories grammaticales.
- 21 Voici quelques exemples de réalisations de ces usages :
- les pronoms : *s/he* ou *they* singulier en anglais, *illes, iels, ceux, etc.* en français, mais aussi *nouEs* ;
 - pour les accords, l'utilisation du @ en espagnol et en italien (*l@s compañer@s*) ou l'utilisation de l'astérisque* et de majuscules dans de plus en plus de langues, comme l'italien, le français ou l'allemand (*car* amic*, eineN FreundIn*), ou la superposition des formes : *nombreuxses, chômeureuses, individu.es*.
- 22 Bien sûr, absolument rien ne prédit que ces pratiques deviennent majoritaires ni qu'elles s'instituent jusqu'à être elles-mêmes grammaticalisées¹. Mais cela révèle que, dans certains cas, les catégories grammaticales obligatoires cèdent à la question sociale. On peut ainsi ne pas dire ce que l'on doit dire, et par là même dégrammaticaliser (un peu) le genre. Ces exemples instillent une incertitude dans l'obligation jakobsonienne des catégories grammaticales. Et montrent donc qu'il y a une marge de manœuvre politique dans la grammaire. Car, comme le rappelle

Rastier, « les règles linguistiques pourraient bien n'être que des normes invétérées érigées en règles par la tradition normative » (2007 : 9). La structure du genre pourrait alors bien être la résultante d'un processus (normatif) de catégorisation *réussie*, ou du moins majoritaire.

Le genre comme catégorie socio-grammaticale

- 23 Ces pratiques révèlent donc le genre comme une catégorie *socio-grammaticale*. Je dirais même que c'est là une des spécificités du genre que de se jouer simultanément en langue et en discours. Il n'y a, à ma connaissance, aucun autre rapport de pouvoir ni aucune autre catégorie grammaticale qui articule ces deux dimensions. Le genre est la seule catégorie grammaticale indexant un rapport de pouvoir.
- 24 On voit là que l'enjeu à dire ou ne pas dire le genre est complexe en ce qu'il joue en permanence sur deux tableaux. Car si le genre est un rapport de domination, il y a un enjeu politique à défier ce rapport. Il y a donc un enjeu à ne pas dire le genre tel qu'il est, c'est-à-dire en tant que norme instituée, pour ne pas le renforcer. En d'autres termes, développer une critique féministe implique de prendre la langue comme lieu de lutte. Mais cela implique aussi de reconnaître pleinement que le genre est partout dans la langue, constitutif de sa structure même.
- 25 Donc, bien que le genre se construise en langue, on ne peut pas le déconstruire en langue, le faire cesser d'exister. Car remettre en cause ce rapport de pouvoir implique toujours à la fois de devoir le nommer — en discours — pour en faire la critique et de le troubler — en langue — pour l'ébranler.
- 26 Sauf à imaginer l'utopie d'un monde homogène, libre de tout rapport de pouvoir, on ne peut pas faire comme si le genre n'existait pas. Cette possibilité de dégrammaticaliser le genre n'est pas une possibilité de s'extraire du genre, en tant que rapport de pouvoir.
- 27 Car le genre est avant tout une catégorisation. On peut donc négocier le contenu de ses catégories, discuter la fixité des délimitations qu'il impose, mais on ne peut pas le rendre insignifiant, informe.
- 28 Autrement dit, on peut toujours faire quelque chose au genre avec la langue, par contre on ne peut pas vraiment le non-dire, ne pas le dire. J'ai bien essayé de mettre mon titre en anglais, et d'y rajouter des astérisques, /Unsayng***/, le genre transparaît, transpire ; parce que *Doing Gender* de West et Zimmerman (1987),

parce que *Undoing Gender* de Butler (2004), mais il est toujours là ! On ne défait pas vraiment, on n'arrête jamais de dire le genre. J'essaie le un-, le dé-, le passage par l'anglais, la polysémie de dédire... rien à faire !

- 29 On dit toujours quelque chose à propos de lui. Et c'est pourquoi les perturbations linguistiques du genre ne peuvent qu'être du côté de la subversion, du trouble des catégories plutôt que d'une nouvelle proposition de catégorisation ou de décatégorisation. Puisqu'il est impossible de ne pas dire le genre, il va falloir le contredire. Et c'est en fait précisément en cela qu'il devient un espace politique en langue.
- 30 La plupart du temps, les perturbations que j'ai mentionnées ne sont pas des propositions prescriptives, ni mêmes uniformes. La prolifération des marques et des stratégies place cette pratique du côté de la subversion plutôt que du programme politique. Car il ne s'agit pas de trouver un système de genre satisfaisant, mais plutôt d'injecter du trouble dans la catégorisation, de l'assouplir.
- 31 Plutôt que de le défaire, il semble alors plus intéressant de le dédire. De le défaire en le disant. Lui faire quelque chose pour le désavouer en tant que marquage majoritaire. Le principal étant d'en dire quelque chose, y compris par les catégories grammaticales, plutôt que de renforcer son évidence en n'en disant rien.
- 32 Il faut donc penser le fait de dire et dédire le genre comme une activité de catégorisation qui peut prendre plusieurs directions, qui propose différentes coupes de la réalité. Travailler simultanément sur la catégorisation et son trouble. C'est là que je propose de faire intervenir le taoïsme et la rhétorique, car tous deux travaillent (sur) cette tension entre la puissance des catégories et leur trouble. Le taoïsme va permettre de comprendre comment révoquer des significations, et la rhétorique de travailler sur la notion de contradiction. Je commence avec le taoïsme, et je tirerai des ponts vers la rhétorique, en partant du principe que cette dernière nous est plus familière.

Le taoïsme rhétorique de Tchouang-tseu

- 33 Avant de commencer à parler de taoïsme, trois précisions sont nécessaires. D'abord, je n'en suis pas une spécialiste, j'espère donc que je ne serai ni trop obscure ni trop approximative. Ensuite, il faut préciser que le taoïsme est un courant philosophique très vaste, et je n'aborderai ici que le taoïsme particulier de Tchouang-tseu, qui n'est pas forcément le plus représentatif. Tchouang-tseu a en effet une pensée singulière

par rapport à des auteurs taoïstes plus canoniques comme Lao-tseu. Mais il est tout de même largement reconnu comme un auteur majeur du taoïsme. Enfin, l'ouvrage de Tchouang-tseu² est un ouvrage difficile et obscur, et je serai bien incapable de dire ce que je vais en dire sans les lumières que le sinologue Jean-François Billeter jette sur ce texte, dans ses *Études sur Tchouang-tseu* (2004) notamment. C'est donc à travers Billeter que j'explorerai la philosophie du langage de Tchouang-tseu, et je serai redevable à l'un aussi bien qu'à l'autre. C'est ainsi une pensée à deux voix que je prendrai comme appui pour travailler la catégorie de genre.

34 Billeter précise que la plupart des commentateurs de Tchouang-tseu l'ont lu comme un ennemi du langage. Le langage ne serait qu'un piège dont il faut s'extraire. C'est en effet ce qui ressort de la lecture de la traduction de Jean Lévi (2006). Par un travail fin de philologie, Billeter montre au contraire que — plutôt que de reléguer le langage à la chicane — Tchouang-tseu propose en fait une véritable philosophie du langage, ou plus précisément une philosophie du discours, que Billeter compare à celle de Wittgenstein. Le texte date à peu près du III^e siècle avant notre ère.

35 Tchouang-tseu s'intéresse au changement de régime qui se produit en nous quand nous nous mettons à parler et quand nous cessons de parler. Il.s considère.nt donc le langage comme relié à des régimes d'activités.

- Il.s considère.nt aussi l'humain comme un être qui signifie, c'est-à-dire :
qui a la faculté de produire des significations ;
- qui a la faculté de révoquer des significations.

36 Le faire et le défaire (ou l'agir et le non-agir, dans les termes du taoïsme) est une articulation très importante dans la pensée de Tchouang-tseu. Plutôt que de ne pas le dire, peut-on alors révoquer le genre, comme on révoque la signification ? Pourrait-on penser cela comme une action de sortie de genre ? Révoquer des significations ne signifie pas qu'elles cessent d'exister, mais qu'on se positionne différemment vis-à-vis d'elles. Pour le.s philosophe.s, il s'agit d'un changement d'articulation entre notre subjectivité et le monde. Il.s pose.nt ainsi la question : « Quand nous parlons, nous parlons de quelque chose, mais ce dont nous parlons n'est pas déterminé (en soi). [...] Comment le langage peut-il être là et ne plus correspondre à rien ? » (2004 : 126) Les auteur.s pointe.nt ici que la force de catégorisation du langage n'est jamais adéquate au monde. Pourtant, elle fait toujours exister les choses. « Le langage disparaît sous sa propre luxuriance » (*id.*). Puisque le genre est précisément une activité de catégorisation, nous en parlons en

permanence sans qu'il puisse être déterminé en lui-même. La mise en forme du langage, à travers la catégorisation, est donc un figement artificiel de la réalité. Une telle vision de la catégorisation permet d'injecter de la souplesse dans les répartitions sociales et linguistiques du genre.

- 37 On retrouve cette articulation entre les catégories du langage et la mise en forme de la réalité dans le polysème *bian*, qui en chinois classique signifie aussi bien *discuter*, *argumenter* 辯, que *distinguer*, *découper* (avec le radical de la lame) 辨 (Cheng 1997). Si découper la réalité, c'est argumenter, c'est parce qu'argumenter consiste à négocier le découpage, la mise en forme du monde. Une telle lecture polysémique nous entraîne vers une articulation entre langue et discours qui comprend le « langage comme lieu de la vie sociale et des affaires humaines » (Rastier 2001 : 111), où l'on confronte diverses propositions de mise en signification de la réalité.
- 38 Si je reprends mon raisonnement sur la catégorisation du genre, on peut donc dire que le genre, en tant que mécanique de catégorisation, constitue un de ces découpages de la réalité. Découpe au couteau dans la réalité, mais aussi découpe de lumière, comme au théâtre, une lumière façonnée, jouant de la contrastivité relationnelle.



Droits réservés

39 La découpe du genre dans la réalité est *une* manière de faire signifier cette réalité, toujours sujette à un déplacement. Butler ne dit rien d'autre lorsqu'elle rappelle que la puissance catégorielle du genre participe d'une fabrique de *l'intelligibilité* (2006 : 48). Le genre ne peut donc se passer de la langue, ou plutôt se passe nécessairement en langue. Mais pour en garder une lecture critique, il faut garder la catégorisation mobile, instable, même si elle est obligatoire.

40 Tchouang-tseu développe plus loin son propos, autour de l'instabilité du sens, de sa multitude :

Toute chose est tantôt un « cela », tantôt un « ceci ». Si j'adopte le point de vue du « cela », je ne vois plus les choses comme elles m'apparaissent de mon premier point de vue. Si je reprends le point de vue du « ceci », je les perçois de nouveau comme avant. Par conséquent, un « cela » procède toujours d'un « ceci », un « ceci » découle toujours d'un « cela ». (2004 : 126)

41 Le *ceci* et le *cela* sont des notions récurrentes de la philosophie du langage chinoise qui peuvent aussi se traduire par le juste et le faux, au sens de la justesse ou de la fausseté d'une dénomination. De nombreux philosophes chinois se sont intéressés à la justesse des noms et à la rectification nécessaire pour nommer chaque chose par le mot juste. Tchouang-tseu s'oppose donc ici à cette idée, en défendant l'idée d'une liberté de perception. Cette idée n'est pas à comprendre au sens d'un usage des catégories qui dépendrait du libre arbitre de chacun.e ; plutôt comme la possibilité d'un mouvement parmi les catégories qui nous sont disponibles, mais aussi et peut-être surtout comme la pluralité des emplois des catégories.

42 Cette vision de la multiplicité des sens est une vision extrêmement rhétorique de la langue. Selon Meyer, la « rhétorique est la science des réponses multiples » (1986). Pour Douay, « c'est la capacité d'ajuster nos représentations aux représentations d'autrui qui en est le principe » (1994 : 21). Il s'agit pour la rhétorique de négocier le sens du monde. Se tient là tout le potentiel de la pensée critique : dans le fait qu'il y ait un mouvement possible. La polysémie permanente est donc constitutive de la langue comme espace politique, espace où se joue la contradiction. Car la rhétorique commence avec toute prise de parole qui ne propose pas simplement la description du monde ou le plaisir de la conversation.

- 43 Le *ceci* et le *cela* de Tchouang-tseu trouvent écho dans des choses qu'a bien décrites la rhétorique, et qu'on retrouve encapsulées dans des énoncés comme « Vos héros sont des assassins ! » (Douay 2012) où, précisément, un *ceci* (les héros) est un *cela* (les assassins). On le retrouve aussi dans le récit suivant, recueilli en 2013 au musée des Beaux-Arts d'Ottawa, dans la section de l'art Inuit, sur un petit écriteau : deux shamans se disputaient pour savoir lequel était le plus puissant. Le village était dévasté et les gens étaient épuisés de leur compétition de sortilèges. Alors une chouette, esprit de la sagesse, arriva et leur dit : « Mais pourquoi n'acceptez-vous pas que vous n'êtes pas d'accord ? » Ce récit incarne pour moi l'idée de la rhétorique.



Droits réservés

- 44 C'est-à-dire penser que le *ceci* et le *cela* sont simultanément présents. Accepter leur co-présence, et donc la co-présence des subjectivités. Car la rhétorique ne peut pas vivre, si l'autre est réduit au silence (Garde-Tamine 2002 : 5). Au contraire, il faut penser la cohabitation des points de vue, et la possibilité des changements d'opinion, voire de signification.
- 45 Penser le genre avec les lunettes de la rhétorique et du taoïsme de Tchouang-tseu permet donc de penser les catégories du masculin et du féminin comme toujours déjà-là mais toujours négociables et toujours plurielles. Car, dans les termes de Tchouang-tseu, « à l'instant où une dénomination est encore recevable, elle ne l'est déjà plus » (2004 : 127). Les dénominations du genre sont toujours en train d'être négociées.
- 46 Au-delà de leur vision commune de la langue agissante, rhétorique et taoïsme ont également en commun la volonté de remettre les sujets au centre. Car la rhétorique, toujours selon Douay, donne place à trois corps : le monde, et deux sujets qui se le représentent différemment (1994 : 21). Dans les termes de Billeter, il faut assumer

la source de notre propre subjectivité, car c'est depuis cet espace que le sens s'anime. Notre « vision » des choses procède à la fois de ce que nous percevons du monde extérieur (la vision au sens physiologique) et de nos visions « intérieures », notre imagination, notre subjectivité. Notre subjectivité nous fait voir le monde, lui donne sens, tout autant que notre regard.

47 La langue est donc un espace politique, mais également un espace moral. Là encore, je crois que les analyses du genre ont à gagner à se placer dans l'espace doxique (et elles l'ont fait pour certaines !), car c'est l'espace des valeurs. Douay propose a minima les possibilités suivantes (id.) :

- endoxale : s'accorde avec l'opinion dominante (éloge du dialogue) ;
- paradoxale : pour heurter l'opinion dominante (éloge du malentendu) ;
- adoxale : la cause est si neuve ou si marginale qu'il n'y a pas encore de doxa ;
- amphidoxale : celle qui divise l'opinion ou lui plaît par certains côtés mais pas par d'autres : un peu, oui mais non, mi-mi, ni-ni.

48 Dans tous les cas, l'espace doxique (ou axiologique) permet de penser au-delà de la binarité du genre, des positionnements hybrides, gradués.

De la contradiction agonique à la souplesse des significations

49 Rhétorique et taoïsme ont ainsi, il me semble, beaucoup plus en commun qu'on ne pourrait le croire. Mais ils divergent aussi en certains points. En effet, si on poursuit la lecture, Tchouang-tseu apporte deux idées qu'on ne pourrait pas trouver dans une lecture rhétorique, ou du moins qui la prolongent :

- la sortie du langage ;
- la liberté de perception.

50 À travers ces deux idées, il propose un rapport à l'opposition et à la binarité différent de celui de la rhétorique ou même du structuralisme. Il faut revenir à cette idée de révoquer le genre pour comprendre.

51 Pour Tchouang-tseu, il faut se « désensorceler » du langage. Pour lui, c'est le langage qui est un pot de miel. Il ne dit pas que le langage ne parle de rien, mais que les réalités dont parle le langage sont de forme indéterminée, là « où les choses

n'ont plus de nom et cessent bientôt d'avoir des identités distinctes » (2004 : 144). Du point de vue de la critique des catégories de genre, cela nous intéresse beaucoup.

- 52 Pour se désensorceler du langage, il faut alors en premier lieu sortir d'une *logique* du langage, non pas pour nous priver de la parole, mais pour pouvoir nous en servir à bon escient. Le langage nous tend un piège, dit Tchouang-tseu, celui de figer les choses. Et la solution n'est pas de se taire, mais de rester en tension entre mouvement et non-mouvement, entre production et révocation de la signification, entre fabrique et détissage de la signification. En fait, passer d'un langage logique à un langage efficient, contextualisé : le langage n'est ni impuissant, ni inutile, mais il faut faire « un usage inventif et agissant » du langage (*id.* : 148). « Il faut voir l'action du langage pour cesser de le subir » (*ibid.* : 150). Il faut pour cela que l'action du langage commence quelque part et parfois se suspende. Mais il ne s'agit pas de la parole agissante au sens où l'entend la rhétorique, une parole qui a pour *but* un changement de situation, mais plutôt d'une parole *capable* d'agir sur elle-même et le monde.
- 53 Car dans son texte, Tchouang-tseu réalise (littéralement, au sens d'une prise de conscience) que le langage nous oblige à décrire au moyen de termes discontinus, voire en termes de contraires qui s'excluent, des transitions ou des gradations qui sont elles-mêmes continues (*ibid.* : 147). C'est pour cela qu'une dénomination est toujours à la fois recevable et irrecevable. La catégorisation qu'effectue le langage ne peut alors être qu'arbitraire (socialement parlant, cette fois-ci). Il ne faut pas se taire, mais révéler la dimension arbitraire, toujours temporaire, toujours à rejouer, des catégories du langage. Il en découle que, plutôt que de s'enfermer dans l'acceptation convenue des mots, il faut « épouser le changement selon les circonstances » (*ibid.* : 148), faire émerger le sens de la situation particulière, sens qui agit en retour sur cette situation :

Il y a deux façons de se servir du langage : la façon de ceux qui ignorent son caractère conventionnel, ou feignent de l'ignorer, et veulent faire passer ce qu'ils disent pour objectivement vrai (ce sont les dogmatiques de tous bords). Il y a d'autre part la façon de ceux qui, percevant son caractère conventionnel, et n'ayant pas la prétention de dire *ce qui est*, parlent d'autant plus librement. Ceux-là possèdent la parole efficiente, qui procède de l'appréhension juste d'une situation d'ensemble et modifie sur le champ cette situation. (*ibid.* : 149)

- 54 Pour cela, deux mouvements sont nécessaires : d'une part la possibilité, à certains moments, de révoquer les significations, lorsqu'elles ne sont pas contextuellement pertinentes ; d'autre part le fait de se laisser une liberté de perception malgré le toujours-déjà-là des catégories. On voit bien ce que cela peut impliquer pour le genre : on peut le considérer comme une catégorie certes obligatoire, mais dont l'obligation peut être suspendue, circonstanciée.
- 55 Il y a donc des moments où l'on catégorise, en gardant à l'esprit 1) que ces catégories sont provisoires, 2) qu'elles sont subjectives, et 3) qu'elles sont partielles : « L'ordre intelligible que créent les divisions du langage ne s'étend jamais à la réalité entière, il crée toujours un ordre local cerné de toute part par une réalité sans limite » (*ibid.* : 158). C'est un formidable empowerment pour le genre. En fait, Tchouang-tseu est queer ! L'ordre du genre est cerné par la réalité sans limite. Une telle lecture aide à penser par-delà la domination qui nous enchevêtre et par là même participe à ébrécher cette domination.
- 56 « Quand on divise, il reste toujours du non-divisé. Quand on oppose, il reste toujours du non-opposé », dit Tchouang-tseu (*ibid.* : 158). C'est sur ce reste, sur ce reliquat du langage qu'il faut, selon Tchouang-tseu, se concentrer pour rester en mouvement dans le langage, pour pouvoir entrer et sortir de la signification, et donc aussi du genre.
- 57 L'enjeu est alors non pas de trouver les bonnes catégories, mais de rester souple dans notre catégorisation. Car la réalité n'a pas de limite, pas plus que le langage (ni la langue même) n'est constant. Il ne peut épuiser la réalité, mais il ne peut pas non plus disparaître. Donc le langage délimite la réalité de façon provisoire. C'est aussi ce que dit Voloshinov quand il écrit que « la signification a toujours une stabilité provisoire » (1977 : 151).
- 58 Le langage introduit des distinctions, sert à créer un ordre intelligible au sein de la réalité, sert à statuer sur les distinctions que nous reconnaitrons. C'est une action. Mais il faut garder à l'esprit l'arbitraire des catégories pour rester dans le mouvement, et toujours laisser ouverte la potentialité de leur changement. On trouve aussi des échos de cette position chez Rastier, dans ses questionnements autour du figement et du défigement.
- 59 La difficulté est alors de saisir adéquatement la situation : à quel moment est-il pertinent de dire ou de dé-dire le genre ? On trouve ici l'idée rhétorique de l'approprié, « le convenable est la base de l'efficacité » (Todorov 1977 : 60). Mais

Tchouang-tseu ajoute que, « plutôt que de défendre le point de vue que l'autre rejette et de rejeter celui que l'autre défend, mieux vaut se servir de sa propre clarté »(Billeter 2004 : 126), c'est-à-dire ne pas se positionner systématiquement, mais comprendre avec souplesse la situation, en gardant à l'esprit que la réalité est mouvante.

- 60 L'apport de Tchouang-tseu par rapport à la rhétorique est alors de voir le langage comme un espace nécessairement polysémique *et* subjectif, plutôt que de nous acculer à la contradiction, au débat éternel, comme le fait la rhétorique, pour qui il n'y a jamais d'apaisement. Le taoïsme de Tchouang-tseu propose qu'il puisse y avoir des sorties de la contradiction. De replacer la subjectivité individuelle à la place qu'elle mérite, ce qui vient briser les affrontements binaires du ceci contre le cela : la référence à la réalité de mon interlocuteur existe pour lui, mais pas pour moi. Et j'alterne les moments où j'accepte intentionnellement de faire signifier, de donner signification à ce que me dit mon interlocuteur et les moments où je révoque la signification, où je sors du / de son langage.
- 61 Pour le genre, cela veut dire qu'il faut selon les circonstances tantôt le faire signifier, tout en gardant à l'esprit qu'il peut être ceci ou cela, et tantôt le révoquer, comme parler au-delà du genre. Les différentes idéologies du genre peuvent bien être des ceci ou des cela. Il y a des moments où nous avons besoin de sortir du genre, de révoquer sa signification pour penser au-delà de lui et ne plus être ensorcelés par ses catégories. La proposition de Tchouang-tseu n'est pas sociologique, elle ne nous parle pas de rapport de domination, mais elle nous parle des rapports entre l'individu et le pouvoir, en particulier le pouvoir de définir.
- 62 Enfin, le dernier apport de Tchouang-tseu que j'aborderai est la liberté de perception. Tchouang-tseu qualifie de vains combats et d'asservissement de la conscience le fait de s'imaginer que les choses sont telles qu'on les perçoit. « [L'homme de la conscience asservie] ne songe pas un instant qu'elles pourraient être différentes, et moins encore qu'il est libre de les percevoir de diverses manières » (*ibid.* : 143). Cette notion de liberté de percevoir est à l'œuvre il me semble dans les perturbations du genre. Si la réalité est mouvante, continue, se rappeler de notre liberté de perception ouvre alors une liberté à faire signifier la réalité. En pensant l'individu comme un être libre de percevoir des choses, il sape le pouvoir de la catégorisation. C'est là le fond de sa pensée, et c'est précisément cette question de la catégorisation qui est au cœur du genre. Mais encore une fois, là où la

rhétorique apporte une lecture agonique, polémique de la langue agissante, le taoïsme de Tchouang-tseu propose une lecture plus fluide, plus souple, plus subjective aussi.

- 63 Si la signification que nous apercevons de la réalité se forme en partie en nous, alors prenons la liberté de faire signifier le genre comme on le veut, c'est l'invitation de Tchouang-tseu. Nous avons le pouvoir de modifier ces significations, mais aussi d'en créer des nouvelles. Prenons part à l'action de faire signifier le genre. Laissons-nous aussi la liberté de sortir de sa signification, de le dé-signifier. Sachons trouver ponctuellement la sortie du langage, et la sortie du genre.

Conclusions

- 64 L'approche de Tchouang-tseu résonne beaucoup tant avec le féminisme qu'avec les sciences du langage. Pour le féminisme, elle nous offre de la liberté et de la souplesse vis-à-vis de la solidité des catégories de genre, elle nous permet, à la façon des savoirs situés, de réfléchir d'où l'on parle, en redonnant place à notre subjectivité, mais aussi de penser le langage comme un espace d'action (politique).
- 65 C'est là, dans cette parole efficiente, que cette vision est aussi une alliée des sciences du langage, ou du moins d'une lecture rhétorique de la langue, en ce qu'elle cherche à penser les normes et les doxa mais laisse aussi la place aux anomalies, plutôt qu'à l'analogie, et ne nous enferme pas dans des cadres de pensées systémiques, totalisants, analogistes, qui veulent « régulariser les hapax rebelles aux quadrillages de nos cadastres mentaux, ou s'en désintéresser » (Douay et Pinto 1991 : 13). C'est donc une invitation à se situer du côté des anomalistes, qui cultivent une hétérogénéité sauvage, et reconnaissent dans la subversion une possibilité de complexifier le réel et de travailler la polysémie comme « le lieu des affaires humaines » (Rastier 2001 : 111). Car « pour réagir juste, il faut saisir la situation dans toute sa mouvante complexité » (Billeter 2004 :149).
- 66 Rhétorique et taoïsme ont en commun la multiplicité, la prolifération des discours, pour le dire dans les termes de Foucault. On peut donc les penser ensemble : la rhétorique nous permet de penser les rapports de pouvoir et de domination dans l'intersubjectivité et l'espace de la société, comme un jeu de qualifications multiples. Et le taoïsme nous permet, à un niveau individuel, subjectif, de penser les marges de manœuvre que nous avons vis-à-vis de la catégorisation des autres et de nos

propres catégorisations, et nous rappelle de prendre, d'exercer la liberté de percevoir. Là où la rhétorique décrit cette multiplicité des perceptions de l'un à l'autre, le taoïsme place cette multiplicité en chaque individu comme une liberté.

- 67 Révoquer le genre et le faire signifier, le dé-dire comme on détricote un tissu, on dé-maille, mais ne pas cesser de le dire, ou alors seulement temporairement. Garder le mouvement autour du genre pour l'empêcher de se figer et de figer nos identités avec. Et au contraire, et en suivant Haraway (2007) : accéder à une plénitude non universalisante, non générique et non originelle, à travers la disjonction de nos corps et de nos catégories.

RÉFÉRENCES

- ABBOU, Julie. 2011. « L'Antisexisme linguistique dans les brochures libertaires : Pratiques d'écritures et métadiscours ». Thèse de doctorat, Aix-en-Provence : Université d'Aix-Marseille.
- BILLETER, Jean-François. 2004. *Études sur Tchouang-tseu*. Paris : Allia.
- BUTLER, Judith. 2004. *Undoing Gender*. New York ; London : Routledge.
- . 2006 [1990]. *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion* (C. Krauss, trad.). Paris : La Découverte.
- CHENG, Anne. 1997. *Histoire de la pensée chinoise*. Paris : Gallimard.
- DOUAY, Françoise et PINTO, Jean-Jacques. 1991. « Analogie/Anomalie, Reflets de nos querelles dans un miroir antique » *Communications* 53 (1) : 7-16.
- DOUAY-SOUBLIN, Françoise. 1994. « Les Figures de rhétorique : actualité, reconstruction, remploi » *Langue française* 10 : 13-25.
- . 2012. « Les Qualifications antagonistes du type "vos héros sont des assassins" » *Les Travaux du CLAIX* 22 : 25-34.
- GARDES-TAMINE, Joëlle. 2002. *La Rhétorique*. Paris : Armand Colin.
- HARAWAY, Donna. 2007. *Manifeste Cyborg et autres essais* (L. Allard, D. Gardey, N. Magnan, trad.). Paris : Exils Éditeur.
- HELLINGER, Marlis & BUSSMANN, Hadumod. 2001, 2002, 2003. *Gender across Languages*. 3 vol. Philadelphia : John Benjamin.
- JAKOBSON, Roman. 1963 [1959]. *Essais de linguistique générale*. Paris : Éditions de Minuit.
- LÉVI, Jean. 2006. *Les Œuvres de Maître Tchouang*. Paris : Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.

MEYER, Michel. 1986. *De la métaphysique à la rhétorique*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.

RASTIER, François. 2001. « Indécidable Hypallage » *La Langue française* 129 (1) : 111–27.

---. 2007. « Conditions d'une linguistique des normes » in *Les Linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistiques*, STEUCKARDT, Agnès & SIOUFFI, Gilles. Bern : Peter Lang, 3–20.

TODOROV, Tzvetan. 1977. *Théories du symbole*. Paris : Seuil

VOLOSHINOV, Valentin. 1977. *Le Marxisme et la philosophie du langage* (M. Yaguello, trad.). Paris : Minuit.

WEST, Candace & ZIMMERMAN, Don H. 1987. « Doing Gender » *Gender and Society* 1 (2) : 125–51.

* NOTES

1 Bien que les débats récents et les prises de position des politiciens (ici au masculin) montrent que ces pratiques ont pris suffisamment de place pour qu'il devienne nécessaire de légiférer à leur propos.

2 Les textes de Tchouang-tseu sont communément désignés comme « le Tchouang-tseu », et plusieurs traductions en français existent.

TABLE DES ILLUSTRATIONS



Crédits

Droits réservés

URL

<docannexe/image/830/img-1.jpg>



Crédits

Droits réservés

URL

<docannexe/image/830/img-2.png>

 AUTEUR·E

Julie Abbou

Titulaire d'un doctorat de Sciences du Langage (Aix-Marseille Université) sur les modifications du genre linguistique pour des motifs politiques, Julie Abbou mène des recherches sur les apports théoriques réciproques des études de genre et des sciences du langage. Elle travaille également sur les dimensions sémiotiques du genre grammatical, ainsi qu'en rhétorique sur le traitement du genre dans différents types de discours. Récemment, elle a co-dirigé l'ouvrage *Gender, Language and the Periphery. Grammatical and social gender from the margins* (John Benjamins) et publié des articles dans des revues telles que *Semen, Mots les langages du politique, Current issues in Language Planning*, etc.

Articles du même auteur·e

Les genres décrits n°2

Le genre exemplaire. Bestiaire des exemples et contre-exemples du genre dans les grammaires

Paru dans *GLAD!*, [04](#) | [2018](#)

Sara Garbagnoli & Massimo Prearo. 2017. *La croisade « anti-genre ». Du Vatican aux manifs pour tous*

Paru dans *GLAD!*, [04](#) | [2018](#)

Travailler sur les hétérosexualités au prisme du langage

Introduction

Paru dans *GLAD!*, [03](#) | [2017](#)

 [Tous les textes...](#)

DROITS D'AUTEUR

Creative Commons : Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International